



Marguerite Yourcenar et Suzanne Lilar : plus qu'une rencontre, une complicité

PAR MICHÈLE GOSLAR

L'une des toutes premières personnalités auprès desquelles j'enquêtai pour rédiger la biographie de Marguerite Yourcenar fut Suzanne Lilar, à la fois collègue, si je puis dire, et amie de celle qui avait été élue la première femme parmi les immortels français.

Ce fut une rencontre chaleureuse qui me bouleversa parce que c'était la première fois que je voyais l'écriture de Marguerite Yourcenar, sa manière à la fois simple et esthétique de signer ses lettres. Ce fut aussi l'occasion d'une grande marque de confiance, puisque Suzanne Lilar me remit sans autre précaution le lot de lettres que lui avait adressées l'auteur de *Mémoires d'Hadrien* à lui restituer après copie. Imaginez la fierté et la frayeur qui se succédaient en moi portant la précieuse boîte où j'allais bientôt, enfin, découvrir la graphie de la grande dame des lettres, consciente aussi de la valeur d'un tel trésor !

Mais plongeons dans ce trésor.

La première lettre de Marguerite Yourcenar date du 9 novembre 1954. Elle a été motivée par la lecture du *Journal de l'analyste* et exprime une admiration spontanée. Elle qualifie le livre « d'œuvre toute platonicienne où vous partez de la psychologie subjective [...] pour remonter aux sources mêmes de l'esthétique ». Yourcenar a surtout été touchée de rencontrer chez Suzanne Lilar une préoccupation égale à la sienne relative à l'action que le temps exerce sur les œuvres humaines, jusqu'à, parfois, les faire disparaître, la nature reprenant ses

droits sur la culture. Elle annonce d'ailleurs la sortie prochaine de sa propre réflexion à cet égard intitulée « Le Temps, ce grand sculpteur » qui paraîtra, en effet, dans la *Revue des Voyages* de décembre de la même année 1954.

Et, de fait, la comparaison est significative. Au fragment du *Journal de l'analogiste* au sujet de la Villa d'Este :

Aucun endroit ne se prête à méditer sur l'étrange attrait des métamorphoses comme ce séjour lentement gagné par l'assouplissement végétal. Sous le travail opiniâtre de centaines de fontaines et sous l'assaut des mousses, tout s'y défait, s'y désagrège, s'y résorbe. Au hasard des allées, seules entretenues, on rencontre les marbres les plus nobles, minés, érodés, verdis. [...] Où finit le marbre, où commence le sournois cancer végétal, on ne sait plus. Où l'invention du Bernin, où les retouches insidieuses de la nature ? Une statue intacte, préservée, peut-être belle, laisse curieusement indifférent. Pourquoi ? Serait-ce que la beauté fascine moins que la désagrégation de la beauté ? Et nous deviendrait-elle précieuse dans la mesure où nous la savons périssable¹ ?

répond, comme un écho, tout l'essai de Yourcenar :

Le jour où une statue est terminée, sa vie, en un sens, commence. La première étape est franchie, qui, par les soins du sculpteur, l'a menée du bloc à la forme humaine ; une seconde étape, au cours des siècles, à travers les alternatives d'adoration, d'admiration, d'amour, de mépris ou d'indifférence, par degrés successifs d'érosion et d'usure, la ramènera peu à peu à l'état minéral informe auquel l'avait soustrait son sculpteur. [...] Ces durs objets façonnés à l'imitation des formes de la vie organique ont subi, à leur manière, l'équivalent de la fatigue, du vieillissement, du malheur. Ils ont changé comme le temps nous change. [...] La forme et le geste que leur avait imposés le sculpteur n'ont été pour elles qu'un bref épisode entre leur incalculable durée de roche au sein de la montagne, puis leur longue existence de pierre gisant au fond des eaux. Elles ont passé par cette décomposition sans agonie, cette perte sans mort, cette survie sans résurrection qui est celle de la matière livrée à ses propres

¹ Suzanne Lilar, *Le Journal de l'analogiste*, Paris, Grasset, 1979, p. 87-88.

lois ; elles ne nous appartiennent plus².

Une telle rencontre sur le plan spirituel dut paraître assez exceptionnelle à Yourcenar pour justifier une demande de rencontrer sa correspondante qui avait déjà fait la même démarche.

Début 1956 (24 janvier), suivent des échanges de vœux et il faudra attendre près de neuf ans, le 19 mai 1963, pour trouver une lettre de Yourcenar portant sur le livre *Le Couple* [sic] de Suzanne Lilar. Pour la correspondante, il représente une analyse d'ensemble de l'amour. Il y a, encore une fois, accord parfait entre les deux écrivains quant à la nécessité de resacraliser l'amour, mais, ajoute Yourcenar, « tant de choses de nos jours sont à resacraliser, la vie sous toutes ses formes, les aliments, les plus humbles objets, le travail de l'esprit, peut-être Dieu lui-même » et de poursuivre : « C'est toute la chair, d'ailleurs, que nous devrions tenir pour sacrée, ne serait-ce que pour la rapprocher davantage de l'esprit dont elle est sœur », considérant que cette attitude diminuerait le « mauvais usage et l'abus ». Et de terminer en regrettant que « la prostitution ait cessé d'être sacrée ».

Où les deux femmes divergent, c'est sur la notion de couple. Pour Lilar, il est une glorification de l'amour. Pour Yourcenar, au contraire, « le couple en tant que tel est le lieu de tant d'agressivité, tant d'égoïsme à deux, tant d'exclusion du reste du monde, tant d'insistance sur le droit de propriété exclusif d'un autre être » que, peut-être, il conviendrait de « le purifier avant de le resacraliser ». Mais l'auteur de *La Confession anonyme* ne met probablement ni la même notion, ni la même réalité dans le mot « couple » que celui du *Premier Soir*... J'imagine aisément que pour Lilar le couple paraît moins définitif et structuré que pour sa consœur pour qui l'idée du couple est plus conforme à une institution difficile à rompre.

Cette deuxième lettre nous apprend aussi que les deux écrivains ont déjà, ensemble, évoqué des types amoureux, notamment celui du Don Juan et de Sappho. Ce sera l'occasion pour Marguerite Yourcenar de rectifier des propos que Suzanne Lilar avait déformés dans son nouveau livre. La lettre tourne au relevé d'erreurs et d'interprétations abusives notamment au sujet de Genghi, Socrate ou la poétesse grecque. Elle fournit aussi l'opportunité de révéler à sa destinataire qu'un aïeul paternel avait épousé la sœur d'Hélène Fourment, femme de Rubens,

² Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, p. 61-66.

et de conclure les trois pages par : « J'ai toujours aimé ce mince cheveu blond qui me relie à l'Ancien Anvers », indiquant par là qu'elle connaissait les origines flamandes de sa correspondante.

Huit ans encore avant la lettre suivante, datée du 16 mars 1971. Marguerite Yourcenar répond d'Algésiras à une lettre envoyée un an plus tôt (« mais c'est là, malheureusement pour moi un écart typique », s'excuse-t-elle). Cette nouvelle missive éclaire un autre aspect de Yourcenar : son attitude à l'égard des prix. C'est là le travail des éditeurs, lequel ne la concerne pas. Elle évoque la lutte entre Lilar et de Beauvoir qui, constate-t-elle, « font mouche toutes les deux », à propos du *Malentendu du deuxième sexe*. Et d'en profiter pour se situer dans la lutte des femmes pour l'égalité, notamment des salaires, et de révéler ainsi son sentiment amer et pessimiste quant à l'attitude adoptée généralement par les femmes : « J'avoue que les femmes me découragent par leur perpétuel refus d'être au meilleur sens du mot la femme... Je pense à leur soumission niaise à la mode qui si souvent les enlaidit et les ridiculise, à leur acceptation séculaire des modes cruelles ou extravagamment [*sic*] luxueuses, à leur respect, non pour la virilité, ce qui serait beau, mais pour les attributs postiches de celle-ci, l'uniforme, le fusil, sans oublier le rassurant portefeuille... » Et si elle reconnaît, en final, que « le couple peut être une superbe chose », elle considère qu'il s'agit de « réformer non tant le couple, mais " l'être lui-même " ».

La lettre suivante arrive un an plus tard, le 8 mars 1972. Cette fois, c'est à Marguerite Yourcenar de faire son *mea culpa* : à la fois au sujet du titre du livre de Lilar qu'elle commentait un an plus tôt (*Le Malentendu* et non *Le Couple*), et au sujet de son ascendant qui avait épousé la nièce d'Hélène Fourment et non sa sœur. Reconnaissons-là l'habituelle modestie de l'auteur, son amour de l'exactitude et, ce qui est plus particulier, sa capacité à parler de livres qu'elle n'a pas sous les yeux.

Dans une lettre du 25 novembre 1976, Yourcenar réitère son admiration pour *Une enfance gantoise*, livre qui apporte une note de « vérité réfléchie ». Pour Yourcenar, il situe très bien l'enfant en présence des parents et montre que ceux-ci sont « toujours des rois, ce qui justifie du coup tous les contes de fées ». Pour elle encore, Lilar aborde ce qu'il y a d'essentiel dans une enfance, ce qui rendra le livre sans doute difficile à apprécier et à comprendre dans l'immédiat, juge-t-elle. Elle y

rencontre surtout ce noyau commun constitué de ce qui « en nous, est aussi dans tous les autres ».

On sait que Yourcenar avait une conception de l'enfance originale et il semble qu'elle la retrouve dans le livre de sa correspondante. C'est à Matthieu Galey qu'elle se confie à ce sujet : « Je crois que l'enfant se dirige très vaguement dans la vie, avec des surprises de jeune animal qui voit — ou retrouve — quelque chose pour la première fois. [...] Il a une vie personnelle que ces gens-là [les grandes personnes] ne touchent pas. Et ces rapports-là, personne ne veut les voir. On veut que les enfants détestent leurs parents ou les adorent. À la vérité, je n'ai à aucune époque " adoré " mon père, et ce n'est que tard, me semble-t-il, que je l'ai même vraiment aimé³. » En faire des rois comme Suzanne Lilar consistait à les remettre à leur vraie place dans l'esprit de l'enfant, c'est-à-dire du côté de l'imaginaire. Nouveau point de ralliement entre les deux femmes.

En 1979 (26 mars), Marguerite Yourcenar écrit à Lilar avoir relu le *Journal de l'analyste* éclairée par ce qu'elle avait appris sur l'enfance de son auteur ; elle y sent affleurer une « certaine expérience mystique » et apprécie le passage sur les radiographies de chefs-d'œuvre où « la main et l'esprit du peintre sont présents même dans la moindre touche cachée sous bien d'autres ».

On pourrait s'étonner de cet enthousiasme pour les retouches lorsqu'on sait que Yourcenar a toujours voulu garder secrètes les premières ébauches de ses livres, considérant que le public ne pouvait avoir accès qu'aux versions définitives... Mais ce qui est vrai pour les autres ne l'est peut-être pas nécessairement pour soi-même...

La lettre suivante arrive seulement trois mois plus tard (16 juin 1979) et répond à l'envoi de l'album *À la recherche d'une enfance*. La lectrice se dit surtout touchée par les photographies qui font « longtemps rêver », d'autant plus qu'elles sont sans légendes, ce qui accentue les hésitations possibles. Elle en profite pour préciser la manière dont son amie envisage l'enfance, manière qui rejoint la sienne propre : « Vous avez su montrer l'enfant vivant dans une mythologie où les parents et les grandes personnes sont des dieux. Sur ce point, mon expérience à moi a été assez différente, mais, dans l'ensemble, le phénomène me semble universel : c'est

³ Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, coll. « Les interviews », 1980, p. 15.

pour-quoi les enfants des contes sont toujours nés de rois et de reines. »

Autre sujet peu abordé dans les évocations de l'enfance : le contact avec le divin qui paraît avoir été identique chez les deux femmes. « Ce que vous dites du contact avec le divin [...], de ce sentiment de “ cohérence ”, mot que je préfère à celui, dont on abuse, d’“ unité ”, me satisfait à tel point que j’aurai peine à dire autre chose, s’il m’est donné d’écrire le troisième volume de ma trilogie, *Quoi, l’Éternité ?* »

Et puisque nous évoquons les analogies entre les deux écrivains, outre leur exceptionnelle érudition, disons ici que les deux fillettes avaient lu *Phèdre* de Racine à huit ans ! « Ces analogies ne prouvent peut-être rien, ou bien sont-elles, au contraire la “ preuve ” » s’interroge Yourcenar en fin de lettre.

Il y eut aussi le même intérêt pour la *Pieta* de Guido Mazzani de l’église Sainte-Anne-des-Lombards de Naples dont les divers visages servent d’exemple d’œuvre envoûtante dans le *Journal de l’analogiste* et de source d’inspiration pour le personnage d’Anna dans *Anna, soror...* de Yourcenar.

Une brève réponse au télégramme de félicitations pour l’élection à l’Académie française nous apprend surtout que la nouvelle élue considère le Quai Conti comme bien lointain : entre elle et lui il y a alors la Jamaïque, le Guatemala, les côtes du Honduras, le Yucatan et « surtout, peut-être, quelques jours merveilleux parmi les animaux sauvages d’Everglades et de Virginie ». Et peut-on oublier de répéter que, pour elle, sa « première Académie demeure celle de la rue Ducale, à Bruxelles » ?

La correspondance reprend le 10 décembre 1980, sur le ton plus léger des remerciements ou celui des confidences, Suzanne Lilar évoquant ses difficultés à lire, son opération des yeux ou son chien Béni qui distingue les balles de couleur, Yourcenar rendant compte des problèmes de santé de son compagnon Jerry Wilson et de sa fin. En effet, atteint de crises qu’on croit de paludisme en Inde, Jerry Wilson apprendra dès son retour aux États-Unis qu’il souffre du sida (lettre du 8 mars 1985). Son état oblige Marguerite Yourcenar à rentrer plus tôt à Northeast Harbor et elle regrette surtout n’avoir pu « rentrer par Amsterdam et revoir une fois de plus ce que j’aime en Belgique, Bruges, le Zwin, quelques tableaux, et quelques amis, dont vous ».

Peu de temps après, ce sera au tour de Yourcenar de subir une opération à

cœur ouvert à Boston, ce qui l'empêchera de voyager pendant plusieurs mois. C'est pour elle l'occasion d'évoquer l'état de son dernier compagnon : « Il a été plusieurs fois mourant, mais jusqu'à présent la jeunesse et sa vigueur naturelle ont toujours, pour un temps plus ou moins bref, repris le dessus⁴. » Le jeune homme mourra le 8 février 1986 à l'hôpital de Laennec à Paris. Marguerite Yourcenar évoque cette perte à sa correspondante dans sa lettre du 12 mars 1986 :

Si je vous ai écrit, vous savez au moins les premières époques de ce qui a été un grand désastre, terminé — non, pas terminé — le 8 février dernier par la mort de Jerry dans un bon hôpital de Paris, où il était allé tenter la nouvelle méthode expérimentale pour le traitement d'Aids. Je me hâte de dire que la maladie, objet d'une hystérie qui a pour un temps ramené les États-Unis en plein Moyen Âge, a été en un sens la moindre part du désastre. Il y a fait face avec courage et lucidité.

Et elle conclut :

J'ai vécu, en essayant de le servir jusqu'au bout, un roman noir qui me hantera pour le reste de ma vie.

Mais le véritable objet de la lettre concernait l'avis de Suzanne Lilar au sujet de la manière dont André Delvaux avait adapté visuellement sa *Confession anonyme*. Le cinéaste vient, en effet, de faire une proposition de mise en film de *L'Œuvre au Noir* et l'on connaît les réelles réticences de l'auteur pour les adaptations cinématographiques.

La réponse arriva quelques jours plus tard et fut parfaitement digne de ce que pouvait attendre Marguerite Yourcenar :

Vous me demandez confidentiellement ce que je pense de Delvaux comme adaptateur d'une œuvre littéraire. Je ne pense pas qu'il soit possible de trouver un adaptateur plus sensible, plus subtil ni plus dévoué. En revanche, il n'en est pas non plus, sans doute, de plus jaloux de ses prérogatives de créateur et de cinéaste. Si vous cherchez une simple illustration de votre œuvre romanesque, si grande soit-elle,

⁴ S.d., entre mars 1985 et mars 1986.

Delvaux n'est pas votre homme. Il tentera de vous entraîner dans une récréation cinématographique de votre Zénon. [...] Pour ma part, j'ai trouvé l'expérience passionnante et le film *Benvenuta* assez admirable.

Apparemment le jugement a convaincu : le dernier message, qui date du 2 avril 1986, demande à Lilar de lui fournir l'adresse d'André Delvaux, « une adresse provinciale en Belgique » (allusion sans doute due au souvenir de Linkebeek) afin de lui fixer rendez-vous à l'Amigo à Bruxelles le 27 avril suivant.

Cette dernière missive révèle un trait à la fois amusant et profond de la personnalité yourcenarienne : elle voit un signe dans le fait d'avoir égaré la lettre de Delvaux, signe sans doute qu'il ne faut pas répondre oui à sa proposition. Et elle persiste en disant que si Lilar n'a pas son adresse, « ce sera un second signe ! », manière de livrer au hasard, et à ce qu'elle appelait parfois « le doigt de Dieu », la décision à prendre.

Marguerite Yourcenar rencontra André Delvaux et accepta de laisser porter à l'écran la fin de Zénon, depuis son retour à Bruges jusqu'à sa mort. Elle suivit de très près ce projet, suggéra des portraits de Zénon ou des lieux de tournage, mais elle ne sera pas au rendez-vous fixé pour le montage du film, ayant été victime, quelques jours plus tôt, d'une hémorragie cérébrale. Elle ne verra jamais le film réalisé par le cinéaste belge puisqu'elle mourut le 18 décembre 1987. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans.

Lorsque j'assistai à l'avant-première de la projection de *L'Œuvre au Noir*, Suzanne Lilar était là, petite, tassée sur sa canne, mais le regard vif et intelligent. Quand je lui dis, après la projection, que je me demandais ce que Yourcenar en aurait pensé (sachant que l'unique autre adaptation qu'elle avait acceptée, du *Coup de grâce* par Volker Schlöndorff, avait donné lieu à un rapport de dix pages), elle me répondit que cela n'avait aucune importance, que cela ne la concernait plus.

Rejoignant le Sablon, je lui proposai de la raccompagner chez elle. Elle accepta. Nous remontions lentement l'avenue de la Toison d'Or et je lui dis que ma voiture n'était plus loin, lui précisant une rue sur la gauche en légère pente. Elle s'arrêta, jeta un regard vers la rue désignée et me dit : « N'est-ce pas une rue au nom de lieutenant ou de colonel ? » Je l'abandonnai un instant et allai vérifier : « Oui, dis-je, c'est la rue du Lieutenant Crespel. » Alors elle m'attira près d'elle et

me murmura presque à l'oreille : « C'est ici que j'envoyais les lettres à l'amant, chez une amie qui habitait la rue. C'était notre boîte aux lettres. » « *La Confession anonyme ?* » risquai-je. « Oui, oui ! » m'assura-t-elle, avec un sourire malicieux. Et je songeai qu'il aurait été plus facile, sans doute, de consacrer une biographie à Suzanne Lilar plutôt qu'à la secrète Marguerite Yourcenar...

C'était en 1988. Suzanne Lilar mourra, elle, quatre ans plus tard, le 11 décembre 1992, à une semaine près, cinq ans après Yourcenar, d'une manière qui ressemble assez à sa conception de l'existence : elle sortait d'un restaurant du Sablon où elle avait déjeuné avec sa fille, Françoise Mallet-Joris. Elles avaient, paraît-il, beaucoup ri. Elle s'effondra d'un bloc, sur le seuil, comme, dirait Marguerite Yourcenar, un oiseau atteint d'une balle en plein vol. Elle avait nonante et un ans.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Michèle Goslar, *Marguerite Yourcenar et Suzanne Lilar : plus qu'une rencontre, une complicité*. Séance publique du 15 novembre 2003 : Marguerite Yourcenar, le sacre du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15112003/goslar.pdf>